

LES DEUX VIES DU PRÊTRE SHINTO

Masatsugu Okutani mène une double vie : la première à Paris, où il travaille comme manager pour une entreprise japonaise. Et la seconde, celle d'un officiant du shinto, centrée autour d'un sanctuaire vieux de quatorze siècles niché dans les montagnes entre Nagano et Kyoto. Laquelle va-t-il choisir ?

PAR MICHAEL STÜHRENBERG (TEXTE)
ET CHRISTOPHER PILLITZ POUR LE FIGARO MAGAZINE (PHOTOS)



Prêtres de père en fils, les Okutani dirigent le sanctuaire shintoïste de Yabuhara depuis 1185. Masatsugu, au premier plan, succédera à son père Kazufumi, ici dans la pièce principale de la maison familiale.



UNE RELIGION SANS DIEU MAIS AVEC DES DIVINITÉS PAR MILLIONS

Masatsugu Okutani
pénètre dans
le sanctuaire de
Yabuhara par le
« torii », l'immense
portique en bois
de cèdre japonais
peint en rouge
qui sépare le domaine
sacré des kamis du
monde profane.



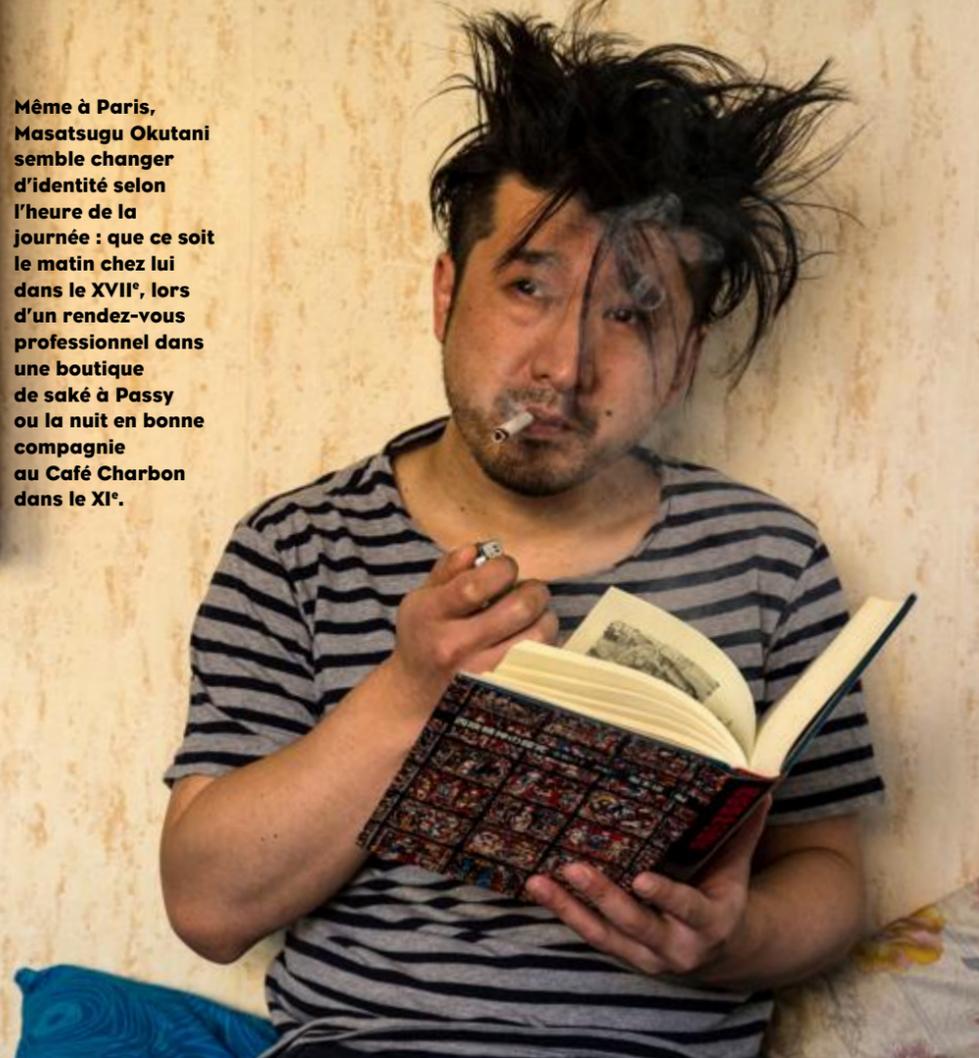
Dans la maison familiale, à côté du sanctuaire, les Okutani se préparent aux grandes fêtes de fin d'année du shinto auxquelles n'assisteront que les notables du village de Kiso-mura.

DES CÉRÉMONIES IMMUA BLES DEPUIS LE MOYEN ÂGE JAPONAIS





Même à Paris, Masatsugu Okutani semble changer d'identité selon l'heure de la journée : que ce soit le matin chez lui dans le XVII^e, lors d'un rendez-vous professionnel dans une boutique de saké à Passy ou la nuit en bonne compagnie au Café Charbon dans le XI^e.



LA VIE EN ROSE D'UN PARISIEN... D'EXTRÊME-ORIENT

La scène rappelle le Moyen Âge japonais... Ou une aventure de Tintin qui se déroulerait quelque part entre le Tibet et *Le Lotus bleu*.

« Vous qui êtes ici assemblés, princes impériaux, hauts dignitaires, officiers des cent offices, écoutez tous ! », proclame le prêtre du shinto.

Vêtu d'une tunique en soie claire, d'une coiffe noire et d'étranges chaussettes blanches séparant le gros orteil des autres, l'homme paraît presque trop jeune pour conduire l'importante cérémonie d'Oharae, la fête de la Grande Purification qui n'a lieu que deux fois par an au pays du Soleil-Levant. Le lieu aussi impressionne. Le sanctuaire de Yabuhara, caché dans les montagnes entre Nagano et Kyoto, existe depuis quatorze siècles !

Imperturbable, l'officiant poursuit. « Je proclame : les multiples et diverses fautes qu'ont pu commettre et perpétuer les innombrables serviteurs qui servent à la cour du souverain, gens qui ont accroché l'étoile à leurs épaules, gens qui ont accroché le cordon à leurs manches, gens qui portent le

carquois sur le dos, ceux qui ont ceint le sabre à leur côté, tous ceux qui servent dans les multiples offices, ces fautes, par la Grande Purification du dernier jour du sixième mois de cette année, seront enlevées, seront purifiées, écoutez tous ! » Ces mots solennels – des calligraphies dessinées à l'encre noire sur du vieux parchemin – étaient déjà prononcés en présence des premiers empereurs japonais. Car eux aussi avaient besoin de se purifier régulièrement des « souillures » de la vie. Le shinto ne connaissant pas le « péché », ce n'est donc pas le « pardon » que cherchent les fidèles, mais plutôt une sorte de rétablissement de l'hygiène intérieure.

De nouveau, l'homme à l'étrange coiffe noire s'incline profondément devant l'assemblée. Celle-ci, pourtant, ne comporte aucun de ces princes et courtisans rayonnants d'importance et d'élégance, loin s'en faut. Ce sont les notables du village de Kiso-mura : le maire, son adjoint, le directeur de l'usine de papier – le village étant entouré de grandes forêts de pins – et, bien sûr, l'honorable Satoshi Kitagawa, l'octogénaire qui préside la guilde locale des faiseurs de peignes. Agenouillés à la japonaise – une position qui fait souffrir l'Occidental moyen au bout de trente secondes – les villageois répondent aux courbettes de leur prêtre en s'inclinant si bas que leurs fronts touchent le sol glacé par cette nuit d'hiver.

Le prêtre ? Il s'appelle Masatsugu Okutani, « Masa » pour les amis. La semaine dernière, il prenait encore son café-crème à la terrasse du Royal Pereire dans le XVII^e arrondissement de Paris. Car c'est par là qu'il habite, Masa, à deux pas du siège européen de son employeur. Diplômé en management d'entreprise, il travaille depuis cinq ans au service ventes et marketing d'Ajinomoto, l'un des géants de l'agro-industrie nipponne. Un job de rêve ! Pour voir ses clients, Masa doit se déplacer à Londres, Hambourg, Milan, Madrid, Barcelone...

Et, même à Paris, ce chanceux de 41 ans échappe à l'ennui des bureaux. Pas de cantine à midi, mais plutôt un déjeuner d'affaires dans le quartier japonais, le « Little Tokyo » autour des rues Sainte-Anne et des Petits-Champs, au cœur de la capitale. Suivi peut-être d'un rendez-vous à une terrasse de café de Saint-Germain. Et, pourquoi pas, en fin d'après-midi, d'un thé au jasmin dans le show-room d'un client installé dans une cour de Passy ?

Ses soirées, en revanche, sont plutôt haletantes. Pour danser, il choisit souvent les bars branchés du XI^e. Il adore aussi les concerts de rock. Le soir du 13 novembre, Masa aurait bien pu se trouver au Bataclan. Côté amours, il préfère « l'exotisme », vu d'un œil de Japonais s'entend : sa première femme était

bretonne... Sa fiancée actuelle, une Allemande, lui trouve « un genre Robert de Niro » avec les manières de Gainsbourg, dont Masa partage la « passion fumeur ». Bref, difficile d'imaginer un Japonais plus parisien que Masatsugu Okutani. Mais alors, s'étonnent souvent ses amis sur les deux rives de la Seine, comment un tel citoyen du monde peut-il être aussi un prêtre shinto et continuer son va-et-vient entre la cité des Lumières et la solitude du Japon rural ? Et surtout, quelle est cette curieuse foi ancestrale qui se prétend religion mais ne connaît pas de dieu unique et vénère les kamis ! Des divinités par millions, plus diverses les unes que les autres...

En bon Asiatique, Masa évite la controverse. Et, pour répondre aux commentaires critiques des Parisiens, il a appris à citer Nicolas Bouvier. « Question d'habitude et de latitude, juge le grand voyageur suisse dans sa *Chronique japonaise*. Après tout, un homme-Dieu né d'une vierge dans une étable, réchauffé par un âne et un bœuf, et cloué sur deux poutres entre deux voleurs par la volonté d'un père miséricordieux... Mettez-vous à la place du premier Japonais qui a entendu cette histoire pour nous si familière ! » Soit, mais quand même ! Le Japon d'aujourd'hui, celui de Toyota, des mangas, des fast-foods à sushis, quel intérêt peut-il encore avoir pour cette extravagante « voie des dieux » (traduction littérale de shinto) qui fait débiter le monde par un inceste ? D'après le *Kojiki (Recueil de choses anciennes)* et le *Nihon shoki (Chroniques du Japon)*, des textes officialisés par ordre impérial au début du VIII^e siècle, la genèse japonaise commence par Izanagi et Izanami : deux kamis, frère et sœur, qui « joignent leurs augustes parties » dans une « auguste union ». De sorte que l'épouse-sœur accouche des huit îles du Japon.

A partir de là, de kami en kami, tout ce qui naît est sacré. « Toute la nature, y compris les hommes », précise Masa, qui a étudié tout cela pendant quatre longues années à l'université Kokugakuin de Tokyo. On fait simplement la distinction entre divinités célestes et terrestres. Parmi les premières figure le kami du Feu, qui finit par brûler sa propre mère, Izanami. Les suivants naissent comme ils peuvent. De l'œil droit du père Izanagi sort Tsukuyomi, le dieu de la Lune et, de son œil gauche, Amaterasu o-mi kami, déesse de la Lumière. Et ainsi de suite, mais cela reste un club assez fermé. Le panthéon des kamis terrestres, en revanche, ressemble, lui, à la gare centrale de Tokyo par un dimanche après-midi. Que de monde ! « C'est qu'il en faut suffisamment pour animer les choses utiles ou comestibles », explique Bouvier qui cite l'exemple des kamis du peigne, de la gourde, de la palourde et du riz, sans oublier bien sûr ceux du divorce et du crachat ! »

Dans le domaine de la foi, le Japon serait plutôt comparable à la France avec ses traditions catholiques et ses églises de plus en plus vides. Dans ce pays de 127 millions d'habitants, il existe 80 000 jinjas, sanctuaires du shinto, mais le clergé ne compte plus qu'une vingtaine de milliers de personnes. Beau-coup de jinja se trouvent donc déserts à présent. « *Le Japon n'est pas un Etat religieux*, explique François Macé, professeur au Centre d'études japonaises de l'Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco). Sa constitution, qui date de 1947, —>

Kisoji Okutani, le n° 1 de la lignée, à la grande époque des samouraïs.



LE VILLAGE DE KISO-MURA : PRÈS DU CIEL ET LOIN DU MONDE



Comment sauver notre village ? Le moine bouddhiste et le prêtre shintoïste en pleine délibération dans le jardin du temple zen.

→ ne fait aucune référence au religieux, si ce n'est pour affirmer sa séparation nette d'avec l'Etat. Il n'y existe pas non plus de religion officielle, comme cela peut être le cas dans d'autres pays comme la Grèce avec l'orthodoxie ou la Grande-Bretagne avec l'anglicanisme. Mais les Japonais du XXI^e siècle se sentent toujours rassurés de découvrir quelque part dans leurs paysages urbains ou ruraux un torii, le portail d'entrée d'un sanctuaire qui sépare l'espace sacré des kamis de l'environnement profane. »

Et pourtant, ceux qui visitent le Japon au moment des grandes fêtes sentent la présence très vivante du shinto. Les sanctuaires, abandonnés en temps normal, regorgent alors de fidèles. Il faut voir l'immense Meiji Jingu, au cœur de Tokyo, pendant la nuit du Nouvel An, quand affluent 3 millions de visiteurs, voire plus. Toute cette foule vient apporter ses offrandes aux kamis de l'empereur Meiji et de l'impératrice Shoken. Et, comme ils sont nombreux dans cette cohue à ne pouvoir s'approcher des boîtes à offrandes, ils lancent de loin leurs poignées de petite monnaie. Voilà pourquoi les policiers en faction cette nuit-là portent des casques : pour se protéger de la pluie de yens destinée aux dieux.

Mais croient-ils encore à cette histoire de la déesse accouchant de l'archipel japonais ? « La question n'est pas là », répond Masa à la sortie du sanctuaire, alors que l'assemblée des notables s'évanouit dans la nuit étoilée de Kiso-mura à la recherche de saké. « Ce qui compte vraiment, c'est la tradition. Pour moi personnellement, les deux choses les plus importantes, ce sont l'avenir de Yabuhara et la survie de notre village. Les deux sont liés ! »

L'importance du sanctuaire pour la famille de Masa se comprend aisément : Yabuhara leur sert de point d'ancrage dans le flux du temps japonais. Chez les Okutani, depuis la fin du XII^e siècle, la direction du jinja est une affaire de famille qui se transmet de père en fils. Dans leur demeure qui jouxte le sanctuaire, la galerie de leurs ancêtres orne les murs de la plus grande pièce. Chacun de ces portraits montre un personnage vêtu d'un shozoku, une tunique en soie, coiffé d'un kanmuri, cette étrange coiffe noire, et tenant à la main droite le shaku, la tablette de cérémonie toujours maintenue verticalement. Dans cette succession sacerdotale ininterrompue depuis le Moyen Age, le père de Masa, Kazufumi Okutani, est le n° 24. Les autres, il les connaît tous. « Celui-là s'appelle Kisoji Okutani », dit-il en pointant un homme aux traits sévères peint assis avec son arc dans le dos. « C'était le premier. Venu de Kyoto vers 1185, il a pris possession de Yabuhara et des terres alentour. » Comment et pourquoi ?

« Kazu » l'ignore. Mais c'était sans doute pour des raisons politiques. Ça s'est passé à l'époque du renversement de la cour de Kyoto, où résidaient l'empereur et les nobles, au profit du shogun, le chef de l'armée, et de ses samourais. La dictature militaire qui s'ensuivit, le shogunat, continue à inspirer de nombreux réalisateurs de films pour la télévision japonaise. Il y a aussi le portrait du n° 10, Saburodayu Okutani, qui officiait à Yabuhara de 1517 jusqu'à sa mort, en 1544. A son époque, le Japon fut découvert par l'Occident. Les jésuites portugais introduisaient la Bible et les marchands hollandais vendaient des armes à feu. L'histoire se termina mal. Deux générations plus tard, à l'époque de Hikojuro Okutani et de son fils Nagadayu, respectivement n° 12 et n° 13, le shogunat cessa toute relation avec l'étranger. En 1635, la religion chrétienne fut interdite sous peine de mort et un grand nombre de chrétiens furent massacrés. L'isolement volontaire du Japon dura deux siècles, jusqu'à l'arrivée du commodore Matthew Perry et des « navires noirs » de l'US Navy.

Ceux-ci, grâce à un chantage retenu par l'Histoire sous le nom de « politique de la canonnière », forcèrent l'ouverture du Japon au monde extérieur. Un nouvel empereur, le fameux Meiji Tenno, fut installé sur le trône, et le pays commença à se réformer selon le modèle occidental. Yabuhara était alors administré par Suô Okutani, le n° 22.

« Ah, celui-là ! s'exclame Kazufumi. Il voulait être comme un lord anglais, se promenant avec une canne et un sac à main ! Et, pour se payer les meilleures geishas et du whisky, il a vendu les terres alentour et ruiné le sanctuaire. » Pour mieux comprendre le présent du

Japon et du shinto, il faut surtout s'arrêter devant le portrait du n° 23, Hayato Okutani. Le grand-père de Masa a dirigé Yabuhara de 1934 à 1970. Il a vécu la montée d'un nationalisme agressif, puis l'occupation de la Mandchourie, l'invasion de la Chine et l'attaque de Pearl Harbor. La religion devint un instrument nécessaire à l'endoctrinement et à la militarisation de toute une société ayant à sa tête un empereur « divin ». Mais tout cet édifice du « shinto d'Etat » s'écroula sous les bombes d'Hiroshima et de Nagasaki.

A l'âge de 72 ans, Kazufumi Okutani, ne se fait plus beaucoup d'illusions : « Les grands jours de Yabuhara sont derrière nous ! » Lui-même n'arrive plus à nourrir sa famille avec les seules rentrées financières générées par le sanctuaire. Des dons de la part des villageois « qui ne dépassent pas 25 000 yens par an ! » Moins de 200 euros. Pour survivre, Kazufumi passe donc la plus grande partie de son temps à s'occuper des besoins spirituels d'une clientèle urbaine. Presque tous les jours, il quitte Kiso-mura à l'aube pour rejoindre Matsumoto, une ville touristique située à une heure de route de son village. Là, les gens ont de quoi se payer des services comme le jichinsai, le rite de la Pacification du sol, nécessaire avant tout début de construction et même en cas de simple déménagement.

Malgré ses propres difficultés économiques, Kazufumi Okutani s'attend à ce que son fils Masatsugu devienne un jour le n° 25 à Yabuhara. Comment pourrait-il en être autrement dans un pays où tradition et devoir restent si intimement liés ? Masa a grandi avec cette idée dans la tête. « Quand j'étais petit, raconte-t-il,

mes copains voulaient devenir footballeur, pilote, policier... Moi, je me rendais tous les jours au sanctuaire, plus pour jouer que pour pratiquer. Mais, en regardant les gestes de mon père, le sérieux avec lequel il remplissait ses tâches, je pressentais que se déroulaient là des choses très importantes. Ce qui ne faisait qu'accroître mon admiration pour lui. »

Aujourd'hui, il ne pense pas pouvoir mener la même vie que son père. En revanche, son devoir envers sa famille s'est doublé d'une grande fidélité pour son village natal. Et Kiso-mura se meurt ! Les jeunes s'en vont, certains attirés par la ville, la plupart parce qu'ils n'y trouvent pas de travail. De 3 000 habitants dans les années 1990, la population est passée à 2 200. « Si on tombe en dessous du seuil des 2 000, avertit le maire, je serai obligé de fermer le village car les services municipaux ne seraient plus rentables. » Alors, Masa a concocté un plan : « Nous allons attirer des étrangers chez nous. Dans le but de faire de Kiso-mura, non pas un village touristique, mais un village pour visiteurs. Un endroit idéal pour des séjours de détente et de création. »

Il en discute déjà avec son voisin Kohan Kamata, le moine bouddhiste qui dirige le temple situé juste à côté de Yabuhara. Une proximité tout à fait emblématique, d'ailleurs. Au Japon, le shinto et le bouddhisme, introduit par des moines chinois dès le VI^e siècle, ont toujours fait excellent ménage. Ils ne se concurrencent pas mais se complètent. Le premier fournit à l'âme populaire les cérémonies immuables et des textes liturgiques récités dans un japonais aussi incompréhensible à la masse des croyants shintoïstes que l'est le latin à l'immense majorité des fidèles catholiques. Le second, le bouddhisme zen, y ajoute la philosophie nécessaire pour gérer les problèmes du quotidien. Il doit aussi s'occuper du passage dans l'au-delà. Puisque le shinto considère comme « souillure » tout ce qui touche à la mort, il abandonne les agonisants et les funérailles aux disciples du grand Bouddha.

Masa et Kohan sont donc les meilleurs voisins du monde. Pour ce qui est de ce plan de sauvetage villageois, le moine entrevoit clairement la possibilité d'organiser dans son temple des séances de méditation zen pour gaijin parisien stressé. Au sanctuaire, l'honorable étranger devrait plutôt apprendre à se mettre en harmonie avec la nature. Afin de se purifier de son « trop de rationalisme » et renforcer musuhi, la force vitale. Heureusement, Masatsugu-san connaît le management, se réjouit le moine, car « il y aura beaucoup à faire au niveau des infrastructures ! » « On peut restaurer les vieilles maisons abandonnées afin d'y loger les visiteurs, propose le prêtre. Et employer dans chaque maison une vraie cuisinière japonaise pour leur préparer les plats de chez nous. » Le moine trouve aussi une utilité au volcan de la région : « Peut-être qu'on pourrait y construire des bains chauds, avec massages traditionnels ! Tu penses pouvoir trouver des investisseurs chez les gaijin ? »

Oui, on peut être à la fois citoyen du monde et prêtre à Kiso-mura : embrasser le village planétaire tout en essayant de sauver son village natal. « Dans une semaine, je repars à Paris », annonce Masatsugu Okutani. Pour un dernier tango ? Il sourit. « Pour la vie que j'aime ! »

■ MICHAEL STÜHRENBURG

N° 22, Suô Okutani.



N° 23, Hayato Okutani.

